

*Marguerite Duras rencontre par hasard Rabier alors qu'elle attend un contact de la Résistance face au Palais-Bourbon.*

Le premier lundi de juillet à onze heures trente du matin, je dois mettre en contact Duponceau (à ce moment-là délégué du M.N.P.G.D. en Suisse) et Godard (chef de cabinet du ministre des Prisonniers, Henry Fresnay). Nous devons nous rencontrer à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la Chambre des Députés du côté opposé à la Chambre. J'arrive à l'heure. Je trouve Duponceau. Je l'aborde et nous causons avec cet air dégagé et naturel que les membres de la Résistance arborent au grand jour. Cinq minutes ne se sont pas passées quand je m'entends héler à quelques mètres de moi : Pierre Rabier. Il m'appelle en claquant des doigts. Sa figure est sévère. Je nous crois perdus. Je dis à Duponceau : « C'est la Gestapo, on est faits. » Je vais vers Rabier sans hésiter. Il ne me dit pas bonjour.

« Vous me reconnaissez ?

-Oui

-Où m'avez-vous vu ?

-Rue des Saussaies. »

Où la présence de Rabier est un pur hasard, ou il vient nous arrêter. Dans ce cas-là la « 11 légère » de la polizei attend derrière l'immeuble, et c'est déjà trop tard.(...)

La présence de Rabier était bien un hasard. Il s'était arrêté parce qu'il avait reconnu la jeune Française qui avait porté le colis à la rue des Saussaies. Je l'ai appris ensuite. Rabier était fasciné par les intellectuels français, les artistes, les auteurs de livres. Il était entré dans la Gestapo faute d'avoir pu acquérir une librairie de livres d'art (sic).

(Duras, 1985, pp95-98 )